



Accroche-toi Anna !

Isabel WOLFF

ISBN : 978-2-266-18575-2

N° 13783

Prix : 6,90 €

1

(...)

Tout en prenant la sortie d'autoroute, je me souvins – comme souvent, lorsque je suis au volant et que mon esprit vagabonde – de cette période épouvantable. J'étais tellement anéantie que j'arrivais à peine à respirer. C'était comme si on avait appuyé sur le bouton « pause » de ma vie. Qu'allais-je faire sans ma mère ? J'avais l'impression d'avoir été précipitée au fond d'un gouffre.

Et si, moi aussi, je n'avais plus que vingt-trois ans à vivre ? m'étais-je alors demandé, les yeux ouverts dans le noir, nuit après nuit. Si je n'avais plus que dix ans, ou cinq, ou un ?

Car je comprenais désormais, comme je n'aurais jamais pu le comprendre auparavant, à quel point la vie ne tient qu'à un fil.

On m'avait accordé quinze jours de congé, indispensables pour organiser les obsèques, car papa arrivait à peine à fonctionner. Après cela, le retour au travail avait été, d'une certaine manière, un soulagement – même si je m'en souviens comme d'une période très étrange. Au départ, mes collègues avaient été gentils et attentionnés, mais avec le temps, naturellement, ils avaient arrêté de me demander comment j'allais – ils s'attendaient à ce que la vie reprenne son cours normal. Sauf que, pour moi, rien ne me semblait plus « normal ». Au fil des semaines, la vie que je menais ne m'apportait plus beaucoup de satisfaction – les enquêtes sur les perspectives d'investissement ne m'intéressaient plus, pas plus que les colonnes de chiffres et mon trajet quotidien dans les transports en commun. J'analysais les « fondamentaux » de ma propre existence : les objectifs que je m'étais efforcée d'atteindre me semblaient désormais dérisoires. Je pris donc la décision de changer de vie.

J'avais souvent rêvé de devenir architecte paysagiste. Je ne me rendais jamais chez quelqu'un sans imaginer comment redessiner son jardin ou le planter avec plus d'imagination. J'avais déjà réalisé deux ou trois jardins gratuitement – une cour méditerranéenne pour mon assistante, Sue, dans sa maison du Kent ; et un jardin de cottage pour un couple âgé de l'autre côté de la rue. Ils avaient été ravis des roses trémières et des masses ondulantes de phlox, et je m'étais régalée à le faire.

Je m'inscrivis donc à une formation diplômante de un an à la *London School of Gardening* de Chelsea. Puis j'en fis part à mon patron, Miles, le cœur battant en songeant que j'étais sur le point de sacrifier la sécurité d'un emploi et la camaraderie de mes collègues.

— Tu en es bien sûre ?

Il fit tourbillonner sa plume en or entre son index et son médium.

— Tu renonces à beaucoup de choses, Anna... Notamment à la chance d'accéder à un poste de direction d'ici deux ou trois ans.

Je vis soudain mon nom sur l'épais vélin du papier à en-tête de la firme.

— Ne crois pas que je tente de te dissuader, reprit Miles, mais es-tu bien certaine de vouloir faire ça ?

Je regardai par la fenêtre. Un avion traversait le ciel bleu cobalt en laissant derrière lui une traînée éblouissante.

— Tu as été durement éprouvée ces derniers temps, poursuivit-il. Ne s'agirait-il pas d'une réaction à la mort de ta mère ?

— Oui, répondis-je posément. Exactement. C'est pourquoi je suis absolument sûre de ce que je veux faire. Merci.

J'effectuai ma période de préavis ; puis, début septembre, Miles m'offrit un pot d'adieu dans la salle de conférence. En voyant combien de gens étaient venus, je fus heureuse d'avoir passé mon tailleur Prada le plus élégant – je l'avais acheté en solde – et mes escarpins Jimmy Choo préférés. Je ne porterais plus ces talons hauts avant longtemps, me dis-je en circulant parmi mes collègues. Je n'en achèterais plus, non plus – je n'aurais aucun revenu pendant un an. Et je ne boirais plus de champagne, songeai-je en sirotant ma troisième flûte pour me calmer les nerfs.

Tout d'un coup, Miles fit tinter son verre, puis passa la main dans ses boucles blondes – on aurait dit un chérubin trop vite grandi.

— Je peux avoir votre attention ? dit-il tandis que la rumeur s'apaisait. Parce que j'aimerais bien faire rougir Anna pendant un petit instant.

Une bouffée de chaleur me monta au visage. Miles ajusta sa cravate en soie jaune.

— Anna, c'est un jour très triste pour nous tous, à *Arden Fund Management* – pour la simple raison que tu as été une collègue de rêve.

— Et une patronne de rêve ! renchérit Sue.

Je lui adressai un sourire.

— Maintenant, ajouta-t-elle, je regrette de t'avoir encouragée dans ce truc de jardinage !

— Tu as été une vraie joueuse d'équipe, poursuivit Miles. Tes recherches méticuleuses nous ont aidés à faire notre boulot avec beaucoup plus d'assurance. Tu as semé les graines de notre réussite. Et maintenant, tu t'apprêtes à cultiver ton propre jardin. (Je souris.) Anna, tu vas nous manquer plus que je ne saurais te le dire. Mais nous te souhaitons tout le succès et le bonheur que tu mérites dans ta nouvelle carrière – au cours de laquelle nous espérons que ces petites marques de notre estime te seront utiles.

Il me tendit un paquet énorme et étonnamment lourd. J'en tirai un arrosoir plaqué argent où mon nom était gravé, ainsi qu'une paire de bottes en caoutchouc exceptionnellement massives. J'éclatai de rire, prononçai un bref discours de remerciement en tâchant de retenir mes larmes, car je venais de prendre conscience que je partais vraiment. Puis, pressant mes cadeaux contre mon cœur, un peu pompette et larmoyante, je serrai tout le monde dans mes bras et partis dîner avec Sue.

Ce fut une sensation étrange de franchir les portes à tambour d'*Arden* pour la dernière fois, de saluer une dernière fois les gardiens. Sue et moi allâmes au coin de la rue, Chez Gérard, pour notre dîner d'adieu. Tout en passant notre commande, je contemplai Sue qui n'avait que sept ans de moins que ma mère ; d'une certaine manière, c'était la tante que je n'avais jamais eue.

— Tu sais, Anna... (Sue posa son menu.) J'ai travaillé pour toi pendant cinq ans et il n'y a pas eu une seule mauvaise journée.

— Tu es bien plus qu'une assistante, Sue, fis-je, la gorge nouée. Tu as été une véritable amie. Elle posa la main sur mon bras.

— Et je le resterai.

Puis elle ouvrit son sac et en tira un cadeau.

— Moi aussi, j'ai quelque chose pour toi.

C'était un livre magnifique sur les fleurs des montagnes, que j'ai toujours adorées, avec des photos superbes de gentianes délicates, d'edelweiss et de *Dianthus* poussant dans les Carpates, les Pyrénées et les Alpes.

— Merci, murmurai-je. C'est ravissant.

J'ouvris à la page de titre et lus la dédicace de Sue : *Pour Anna, puisses-tu t'épanouir et croître...*

— J'espère que j'y arriverai, murmurai-je, anxieuse.

— Oh, j'en suis sûre, dit Sue.

Plus tard, au café, elle m'annonça qu'elle avait rendez-vous avec son amie Cathy pour prendre un dernier verre.

— Pourquoi ne pas te joindre à nous ? proposa-t-elle soudain.

Je sirotais mon express.

— Euh... je ne sais pas.

— Tu as déjà rencontré Cathy à mon quarante-cinquième anniversaire, tu t'en souviens ?

— Oui, tout à fait. Elle est très sympathique.

— On s'est donné rendez-vous dans cette nouvelle boîte près d'Oxford Circus, puis on rentre en train à Dartford ensemble. Viens, Anna.

— Eh bien...

Sue jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il n'est même pas 22 heures. Et tu n'as rien d'autre à faire ce soir, pas vrai ?

Je secouai la tête.

— Alors ?

— Alors... D'accord. Merci. Pourquoi pas ?

— Après tout, c'est ton dernier jour à la City où tu as passé douze ans, ajouta-t-elle tandis que nous sortions du restaurant.

— Douze ans, répétai-je. C'est plus du tiers de ma vie.

Je me sentais un peu flageolante, après tout ce champagne.

— Tu n'as pas envie que ta soirée finisse en eau de boudin, pas vrai ?

— Non. Je veux que ça se finisse de manière mémorable.

— Avec un feu d'artifice... pas un pétard mouillé !

— Oui !

Mais alors que nous prenions l'escalator de la station de métro de Bank, mon talon droit se coinça entre les lamelles métalliques. Je n'arrivais pas à le dégager. Nous approchions du bas de l'escalator et je paniquai. En tirant violemment sur la chaussure, j'arrachai le talon.

— Et merde, gémis-je en boitillant.

Sue avait plaqué sa main sur sa bouche, à la fois horrifiée et amusée.

— C'est une métaphore, fis-je d'un ton sinistre en récupérant le talon amputé. Dès que je quitte la sécurité de la City, je me casse la gueule.

— C'est absurde. Tu vas avoir beaucoup de succès. Mais il n'y a plus qu'une solution...

— Oui, de la Superglu, lançai-je. Tu en as ?

— Enfile les bottes en caoutchouc !

— Ah non !

— Ah si ! gloussa Sue. Tu as une autre solution ? Marcher pieds nus ?

— Mon Dieu.

Je les chaussai en riant, attirant des regards amusés des passants. Je contemplai mes jambes.

— Très seyant. Bien, maintenant, je suis droit dans mes bottes. Au moins, elles sont à ma taille, ajoutai-je en marchant à pas pesants dans le couloir. Mais ça me fait des pieds énormes.

— Tu as l’air adorablement bohème.

— J’ai l’air bizarre.

— Tu as bien dit que tu voulais passer une soirée mémorable ?

— C’est vrai.

Cinq stations plus loin sur la Central Line, nous parvînmes à Oxford Circus où Cathy nous attendait près des tourniquets.

Je croisai son regard étonné.

— J’ai cassé mon talon.

— Ce n’est pas grave, dit-elle. Avec ton sourire, personne ne remarquera ce que tu portes aux pieds.

J’aurais pu l’embrasser.

— L’Iso-Bar, c’est par là.

Deux videurs costauds s’écartèrent pour nous permettre de franchir le cordon en velours pourpre.

— L’endroit vient d’ouvrir, m’expliqua Cathy tandis que nous descendions l’escalier vers la salle à voûtes. J’ai vu Clive Owen la dernière fois que je suis venue. Il m’a fait un clin d’œil, vous vous rendez compte ?

Je m’approchai du bar pris d’assaut. J’étais mal à l’aise dans mes bottes de caoutchouc même si, heureusement, l’endroit était assez sombre – mais je n’arrivais pas à capter le regard du barman. Je poireautais depuis dix bonnes minutes, de plus en plus énervée, agacée par les spots tournoyants qui me donnaient mal à la tête, lorsque je remarquai un homme à ma droite qui faisait des gestes extravagants en direction du barman, puis me désignait des deux index, les pouces vers le haut. Il vit que je l’avais vu et sourit.

— Merci, lui dis-je en passant ma commande.

Je le détaillai avec un coup au cœur. Ses cheveux sombres et bouclés lui retombaient sur le col et ses yeux étaient d’un bleu fumé. Il avait environ trente-cinq ans, il était grand et mince, mais avec des épaules larges.

— C’est très gentil, ce que vous avez fait, ajoutai-je. Je n’arrivais pas à me faire remarquer du barman.

— Je ne sais pas pourquoi, répliqua l’inconnu. Vous êtes très remarquable. Vous ressemblez à...

J’espérais qu’il dise Gwyneth Paltrow. Ou Kirsten Dunst. Les gens me comparent parfois à elles – lorsqu’ils ont bu.

— ... un iceberg, dit-il. Vous êtes tellement grande, pâle et... froide.

— Et bien entendu, j’ai des profondeurs insoupçonnées.

— J’en suis persuadé.

Contrariée, je vis que cette remarque l’incitait à regarder mes pieds. Il fronça les sourcils, perplexe.

— Vous rentrez d’une balade à la campagne ?

— Non.

Je lui expliquai ce qui s’était produit.

— Comme c’est embêtant.

— À qui le dites-vous.

Je réglai la bouteille de Taittinger.

— Mais j’ai toujours une deuxième paire de chaussures sur moi.

— Je le constate. C’est pratique.

— En tout cas, merci de votre aide. Vous êtes un vrai gentleman.

— Parfois, dit-il d’un ton mélancolique. Mais pas toujours...

Maintenant, tout en doublant la voiture qui me précédait, je songeai au tour différent qu’aurait pris ma vie si j’en étais restée là – si je m’étais contentée de prendre congé du bel inconnu

pour aller rejoindre Cathy et Sue. Au lieu de cela, j'avais rempli une flûte de champagne et je la lui avais offerte. Ce faisant, je l'avais dévisagé plus effrontément – l'alcool et mon humeur étrange, un peu surexcitée, avaient fait tomber mes inhibitions. Je perçus son regard intéressé.

— Vous êtes avec quelqu'un ? lui demandai-je en m'attendant à moitié à ce qu'une femelle glamour surgisse pour l'emmener.

— Je suis venu avec un ami, mais il est sorti pour téléphoner à sa femme.

— Et où est la vôtre ? demandai-je avec un franc-parler qui me stupéfia.

Une légère surprise se peignit sur ses traits.

— Je... je n'en ai pas.

— Vous avez une petite amie ?

— Non..., répondit-il lentement, puisque vous me posez la question. Mais dites-moi... (Il fit tinter son verre contre le mien.) Que fêtez-vous ?

Je songeai à ma mère.

— Rien. Mais je suis sur le point d'entamer une nouvelle vie.

— Une nouvelle vie ?

Il leva son verre et je contemplai les fines colonnes de bulles s'élever comme des feuilles tournoyant dans le vent.

— Eh bien buvons à votre nouvelle vie. Alors, que faites-vous ? Vous émigrez ? Vous vous mariez ? Vous entrez au couvent ? Vous rejoignez un cirque ?

— Rien de tout cela.

Je lui expliquai que je venais de passer ma dernière journée à la City et que je commencerais ma formation d'architecture paysagiste dès lundi.

— Alors vous passez de la finance aux philodendrons.

— Exactement.

— Du capital aux... capucines. (Je souris.) De la Bourse aux bourgeons. Je continue ?

— Non, gloussai-je. J'ai fait le tour des blagues sur l'horticulture à mon pot d'adieu, tout à l'heure.

Il s'accouda au bar.

— Alors que se passera-t-il quand vous aurez terminé votre formation ?

— J'ouvre mon propre cabinet de consultant – *Anna Temple Garden Design*.

— Anna Temple... ? Vous devriez faire l'objet d'un culte, avec un nom pareil. Avez-vous de nombreux disciples ?

Je secouai la tête.

— Non, hélas.

— Je trouve cela étonnant.

— Et vous, comment vous appelez-vous ? demandai-je. Je ne peux pas continuer à bavarder avec vous sans connaître votre nom.

Il sourit à nouveau.

— Xan. Avec un « X ».

— Parce que vous êtes classé « X » ?

Je savourais ma nouvelle audace. Je n'avais entamé ma nouvelle vie que depuis deux heures, mais j'avais déjà l'impression de découvrir de nouvelles facettes de ma personnalité. Cassie – la séductrice-née – en serait bluffée.

— Non, répondit Xan en riant. Ça vient d'Alexander.

Je bus une gorgée de champagne :

— C'est un peu plus classe qu'Alex, pas vrai ?

— C'est ce que ma mère a dû se dire.

Puis l'ami de Xan apparut pour annoncer qu'il devait partir ; j'invitai donc Xan à s'asseoir à la table que Sue et Cathy avaient réussi à trouver. Dans un premier temps, il bavarda poliment

avec elles, puis nous nous parlâmes en tête à tête. Il m'apprit qu'il avait travaillé dix ans à Hong Kong, dans une banque, mais qu'il avait tout lâché pour entrer à la BBC.

— Ça vous plaît ?

Je sirotais mon champagne.

— C'est génial. Je regrette seulement de ne pas m'être lancé plus tôt. La vie est trop courte pour ne pas faire ce qu'on adore.

— C'est exactement la conclusion à laquelle je suis parvenue, déclarai-je avec enthousiasme.

— Je suis stagiaire au service des infos – heureusement, de temps en temps ils acceptent quelqu'un qui se lance sur le tard.

Sue et Cathy passaient leurs manteaux.

— J'ai un train à prendre, expliqua Sue.

Elle ramassa ses sacs, puis se pencha pour me serrer dans ses bras.

— Tu sembles passer une soirée *très* mémorable, me chuchota-t-elle. Peut-être qu'après tout, ça se terminera effectivement en feu d'artifice.

Elle gloussa et se redressa.

— Alors je te vois lundi, Anna... zut ! Non, je ne te verrai pas. (Elle me serra à nouveau dans ses bras.) Mais je t'appelle.

— Fais-le, je t'en prie, Sue... Et merci pour le livre.

Xan, poliment, s'apprêtait à se lever mais Sue lui fit signe de se rasseoir.

— Non, non, restez là, vous deux.

Et c'est ce que nous fîmes, Xan et moi – pendant combien de temps, je l'ignore ; puis je le vis jeter un coup d'œil à sa montre :

— Il vaut mieux que j'y aille. Il est minuit.

— Ah.

J'éprouvai un pincement de regret mêlé de panique.

— Vous allez vous transformer en citrouille, monsieur Cendrillon ? demandai-je.

— Il est temps de dormir. J'ai une journée chargée, demain.

— Eh bien...

En me levant, je me rendis compte que j'avais beaucoup bu.

— Je vais y aller aussi, repris-je. Mais je suis ravie d'avoir fait votre connaissance. (Je tendis la main.) C'était une journée importante pour moi, aujourd'hui, et sans vous, ce n'aurait pas été la même chose.

— Vraiment ?

— Oui. Je ne sais pas pourquoi, au juste. En fait, ajoutai-je en ramassant mes sacs, j'ai le curieux sentiment que je *devais* vous rencontrer.

Xan me regardait fixement.

— Où habitez-vous ?

Une décharge électrique me traversa.

— Brook Green.

— Et moi, Notting Hill. Je rentre en taxi – je peux vous déposer. Si vous êtes d'accord, ajouta-t-il d'un ton un peu embarrassé.

Un nuage de papillons s'envola dans mon estomac.

— Oui, ce serait bien. Merci.

Nous sortîmes sur Oxford Street, où nous fûmes un peu bousculés par des types bourrés qui titubaient. Xan posa une main protectrice sur mon bras et ma peau picota de plaisir. Une pluie fine s'était mise à tomber et les taxis étaient rares. Soudain, nous aperçûmes une lumière jaune. Xan descendit du trottoir pour héler le taxi, qui se rangea avec un hoquet de diesel.

— Brook Green, s'il vous plaît ! dit Xan en m'ouvrant la portière. Notting Hill ensuite.

Je montai.

— Vous me déposez d'abord ?

— Bien entendu.

— Vous êtes vraiment un gentleman, lançai-je tandis que nous démarrions.

— J’essaie de l’être, répondit Xan.

Il se tourna vers la fenêtre. Des gouttes de pluie perlaient sur la vitre, réfractant les enseignes au néon des magasins.

— Mais je suis parfois tenté d’être tout le contraire, ajouta-t-il.

— Vraiment ?

Je guettai deux gouttes de pluie serpentant sur la vitre avant de se confondre avec un léger frémissement.

— Et êtes-vous tenté en ce moment, par hasard ? demandai-je.

Seuls le ronronnement du moteur et le bruissement des pneus mouillés rompaient le silence.

— Oui, dit doucement Xan, je le suis.

Je glissai mon bras sous le sien et me rapprochai de lui ; je sentis la chaleur de sa cuisse contre la mienne. Nous filâmes sur Bayswater Road, traversâmes Notting Hill et longeâmes Holland Park Avenue, où les platanes qui montaient la garde perdaient déjà leurs énormes feuilles.

— Ce n’est plus très loin, murmurai-je, tandis que le profil de Xan clignotait dans le stroboscope des réverbères. On y sera dans cinq minutes.

Audacieusement, je portai la main à son visage et calai une boucle rebelle derrière son oreille.

— Tu peux me raccompagner à la maison quand tu veux, murmurai-je.

À ces paroles, Xan me dévisagea, et plongea son regard dans le mien. Je dessinai le contour de ses lèvres du bout du doigt, puis nous nous embrassâmes. Ses lèvres avaient un goût de sel et de champagne.

— Anna, souffla-t-il. Anna...

Je sentais un arôme de citron vert dans son cou. Nous nous embrassâmes à nouveau, plus urgemment, puis je posai la main sur ses cuisses et sentis son jean tendu contre son sexe durci. J’étais presque défaillante de désir.

— Vous allez sur quelle rue ? beugla le chauffeur de taxi.

— Ah..., fis-je, empourprée. Sur Havelock. C’est tout au bout, à gauche. La maison qui est à l’angle.

Je saisis mes sacs d’une main tremblante tandis que le taxi se rangeait. Xan ouvrit la portière et nous sortîmes tous les deux – j’avais le cœur battant d’appréhension. Mais au lieu de payer le chauffeur, Xan resta là, gauchement, à me regarder.

— Eh bien... merci, murmurai-je. De m’avoir raccompagnée... et...

Pourquoi hésitait-il ? Il m’avait peut-être menti en me disant qu’il n’était pas marié, songeai-je, abattue. Ou peut-être était-il timide et craignait-il d’abuser. Oui, c’était bien ça, décidai-je. Il était timide. Je proférai donc les paroles qui changèrent ma vie.

— Tu veux entrer ? dis-je doucement. Pour... je ne sais pas... prendre un café, ou quelque chose dans le genre ?

— Un café ? répéta Xan, l’air aussi étonné que si j’avais dit « un gaspacho ».

— Oui, un café, dis-je en relevant mon col pour me protéger de la pluie. D’Éthiopie ou du Guatemala. Décaféiné ou extra-caféiné. Tu peux choisir : expresso ou crème. Ou si tu préfères, un chocolat – j’en ai du très bon, bio, commerce équitable, bien entendu, ajoutai-je avec un gloussement un peu éméché.

Je voyais que le chauffeur était impatient de redémarrer.

— Ovomaltine ? hasardai-je en souriant.

Mais Xan restait planté là. Je m’étais trompée. Il n’était pas intéressé. Déçue, je tournai les talons.

J’entendis le dé clic de la portière, puis le ronflement du moteur tandis que le taxi démarrait.

Mais alors que je tournais la clé dans la serrure, j'entendis un pas derrière moi, puis la voix de Xan :

— Tu n'aurais pas de thé PG Tips, par hasard ?

(...)